

La vie est comme du sable qui file entre nos mains

Autor(en): **Châtel, Véronique / Poivre d'Arvor, Patrick**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations**

Band (Jahr): - **(2019)**

Heft 109

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-906038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La vie est comme du sable qui file entre nos mains

Patrick Poivre d'Arvor n'avait pas attendu de tirer sa révérence du JT de TF1 pour devenir écrivain. Son dix-septième roman, fresque familiale portée par trois figures masculines, en témoigne.

A l'avoir vu tant d'années en homme-tronc (ainsi étaient désignés les présentateurs du *Journal télévisé* au XX^e siècle!), on peut être surpris de le voir apparaître si grand (plus d'un mètre huitante) dans l'encadrement de sa porte. Mais le regard avec sa lueur de malice, les mains aux mouvements délicats et la voix grave aux accents nonchalants attestent que, oui, il s'agit bien du célèbre Patrick Poivre d'Arvor, surnommé «PPDA» par tous les anciens fans des *Guignols de l'info* sur Canal +. Le cadre, un salon aux murs recouverts de rayonnages de livres, convient bien au contexte de la rencontre: la promotion de son dix-septième roman *La vengeance du loup* paru chez Grasset. «Des livres, il y en a un peu partout, chez moi. Pas seulement dans cette pièce.»

Quels sont ceux que vous relisez ?

Des romans. J'aime les univers romanesques. Ils m'ont formé et nourri. Quand j'étais adolescent, mes amis étaient les héros de mes livres.

Qui, par exemple ?

Il y a eu *Le Petit Prince*, auquel je me suis beaucoup identifié, ce qui explique mon côté «dans la lune». Plus tard, pris dans les émois de l'adolescence, j'ai été touché par le héros de *Le diable au corps* de Raymond Radiguet, par celui de *Le blé en herbe* de Colette ou encore celui de *Le grand Meaulnes* de Alain Fournier. J'en ai gardé le goût de la jouissance de l'instant. Plus tard aussi, je me suis reconnu dans les héros des écrivains russes, Pouch-

kine, Dostoïevski, Gorki, qui passent par des phases lumineuses, puis mélancoliques. Autre personnage qui a beaucoup compté pour moi et à qui je dois sans doute d'être devenu journaliste, c'est Tintin.

Le métier de journaliste a-t-il inspiré le romancier ?

Bien sûr. J'aime raconter des histoires ancrées dans le réel. Et qui soient portées par des personnages incarnés. Or, j'ai fait tant de

«J'aime l'idée d'une transmission entre les générations»

PPDA, ÉCRIVAIN

rencontres marquantes que j'ai du «matériau». Sur les quelque 10 000 JT que j'ai présentés, deux cents ont été délocalisés et m'ont propulsé au cœur de drames, l'attentat contre les Tours à New York, un putsch à Moscou, une famine en Afrique... J'ai parlé avec des gens qui se trouvaient au paroxysme de leur vie, dont les émotions étaient perceptibles.

Comment caractériseriez-vous ce que ces rencontres vous ont apporté ?

C'est venu intensifier l'impression de fragilité des choses qui m'habite depuis la grave maladie que j'ai

eue à 17 ans et qui m'a conduit dans un sanatorium. Pour moi, la vie est comme du sable qui file entre nos mains. Et puis, cela m'a appris à être tolérant avec des gens très différents de moi, provenant d'autres milieux, d'autres régions, habités par d'autres croyances...

Dans votre nouveau roman, vous campez un héros, Charles, qui décide de devenir président de la République française, alors qu'il est au lycée. Avez-vous rencontré des jeunes aussi ambitieux que lui ?

Si vous regardez l'histoire française récente, vous découvrez plusieurs anciens présidents qui, tout petits déjà, voulaient atteindre la plus haute fonction. La présidence de la République n'est pas un «truc» qui s'attrape. Une trentaine de personnes y pensent en permanence, bien qu'il n'y ait de la place que pour deux ou trois par génération. Les ressorts profonds de cette ambition suprême m'intriguent. Car n'est-il pas étrange de se battre autant pour se faire guillotiner chaque semaine aux ronds-points et assassiner dans les revues de presse ou sur les réseaux sociaux ?

Les chefs d'Etat ne sont pas les seuls à se faire éreinter. Les journalistes vedettes aussi... Comment avez-vous vécu d'être autant exposé ?

C'est vrai que c'est enfermante; vous vivez sur le qui-vive, vous perdez en spontanéité, car vous observez les autres vous observer. Honnê-

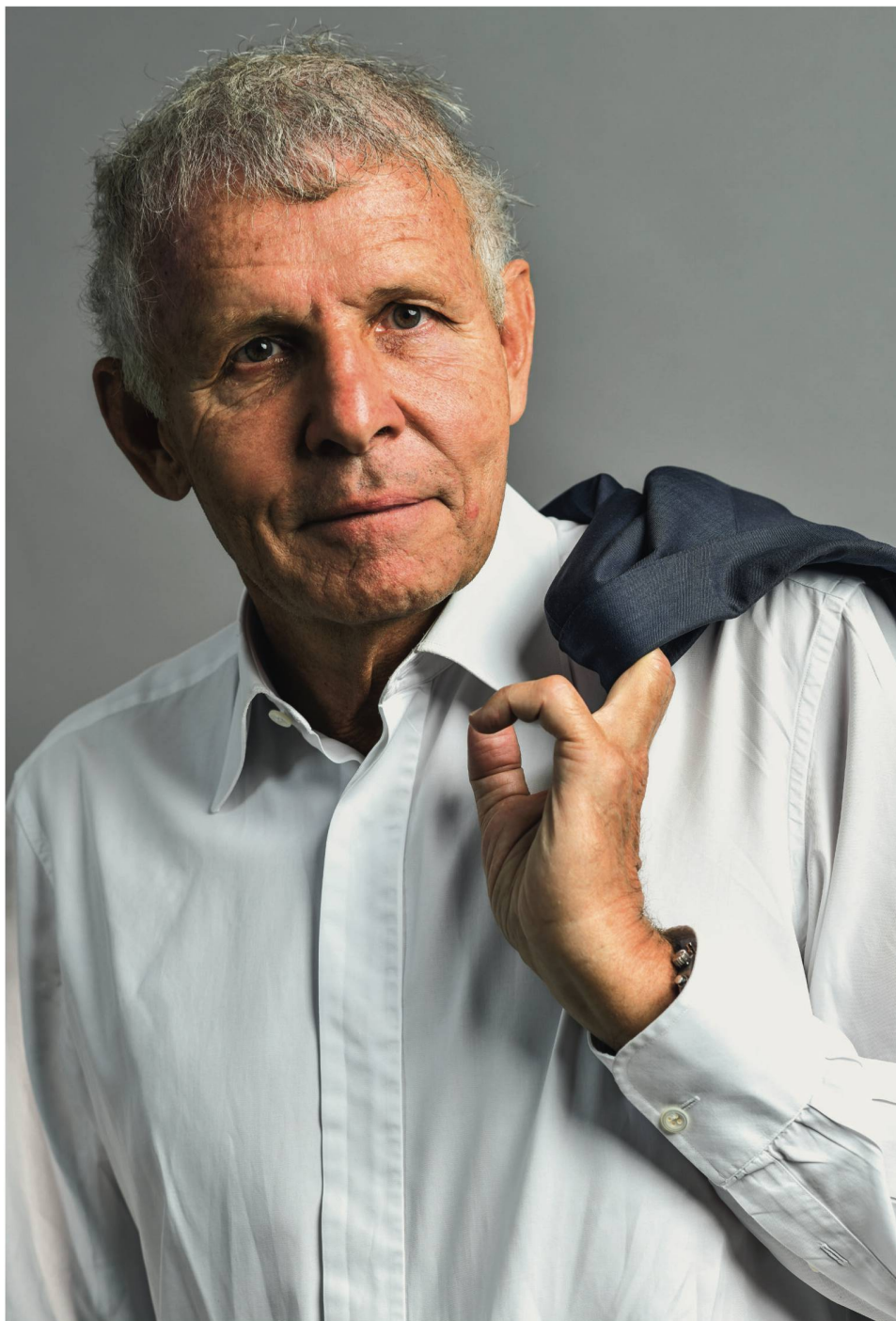
tement, j'aurais préféré ne pas être dans cette lumière. Surtout quand il m'est arrivé de me trouver dans un paysage magnifique avec une femme que j'aimais et que, tout à coup, quelqu'un fondait sur moi pour me demander un autographe. Ça fait redescendre brutalement sur terre. Mais tous les personnages publics connaissent cela. Et acceptent les mauvais côtés de la notoriété en silence, car il y a de très bons côtés aussi. C'est à ma popularité que je dois d'avoir eu une longévité pareille à la télévision.

Et vos enfants, comment l'ont-ils vécue, cette exposition ?

Je crois qu'ils n'en ont pas trop souffert. D'ailleurs, ils ont fait des démarches pour pouvoir porter le même patronyme à rallonge que moi. Arvor était le nom de mon grand-père maternel que j'avais accolé à Poivre, patronyme paternel quand j'ai démarré ma vie professionnelle. Mais je me souviens de promenades en famille, où mes enfants se détachaient de moi pour ne pas entendre les commentaires des gens qu'on croisait. Aucun des quatre enfants qui me restent n'a envie de connaître cette exposition à la lumière crue, pour lui-même.

Votre roman est le récit d'une filiation masculine. La transmission intergénérationnelle compte pour vous ?

Oui, j'ai déjà écrit plusieurs fois sur ce thème: dans *Un héros de passage* et *L'irrésolu*, qui m'a valu le Prix Interallié en 2000. Ce ne vient pas d'un manque. J'aime l'idée d'une transmission entre les générations. Je pense beaucoup à ceux qui m'ont précédé, à mon grand-père Arvor, un poète autodidacte, et à mon grand-père Poivre, une figure de la Première Guerre mondiale. Parfois, j'aimerais les savoir là-haut, en train de regarder leurs descendants. Penser à eux, et à la fierté que j'aimerais qu'ils éprouvent, m'incite à ne pas me déconnecter du petit garçon que j'ai été. Je pense que, pour garder l'œil brillant tout au long de sa vie,



Patrick Poivre d'Arvor aime le romanesque aussi bien dans les livres qu'il lit et écrit que dans la vie.

il faut rester fidèle à l'enfant qu'on a été et aux rêves qu'on a portés.

Comment lui êtes-vous resté fidèle, vous qui avez passé tant d'années au cœur du pouvoir médiatique qui aurait pu vous abîmer ?

J'avais deux vies: ma vie du jour, de journaliste, et ma vie de nuit, où je partais dans mes mondes, par l'écriture. J'ai besoin de peu de sommeil,

alors j'ai toujours écrit la nuit. Depuis que j'ai quitté la présentation du JT; il y a environ dix ans, je me consacre à l'expression artistique — spectacles de concert-lecture, mise en scène d'opéras, réalisation de film... Et cela me rend très heureux.



PROPOS RECUEILLIS
PAR VÉRONIQUE CHÂTEL